

Benjamin Lee Whorf et les fondements boasiens de l'ethnolinguistique contemporaine

Regna Darnell

L'ethnolinguistique Volume 23, numéro 3, 1999

[📄 Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN 0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[📄 Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Regna Darnell "Benjamin Lee Whorf et les fondements boasiens de l'ethnolinguistique contemporaine." *Anthropologie et Sociétés* 233 (1999): 53–68.

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés,
Université Laval, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

BENJAMIN LEE WHORF ET LES FONDEMENTS BOASIENS DE L'ETHNOLINGUISTIQUE CONTEMPORAINE



Regna Darnell

Notre langue maternelle trace les lignes suivant lesquelles notre esprit découpe le réel. Notre classement des phénomènes en catégories et en genres ne s'impose pas comme une évidence, bien au contraire. Le monde se présente à nous comme un flux d'impressions indifférenciées que notre esprit doit organiser, principalement par l'entremise des systèmes linguistiques.

Les phénomènes linguistiques sont des phénomènes d'arrière-plan dont les locuteurs n'ont tout au plus qu'une conscience limitée [...]. Ces automatismes du langage ne sont pas les mêmes pour tous les hommes. Ils sont spécifiques à chaque langue et en constituent la base formelle ou la « grammaire ».

De cette constatation découle ce que j'ai nommé le « principe de la relativité linguistique ». En termes simples, ce principe établit que les utilisateurs de grammaires très différentes se représentent le monde différemment parce que celles-ci dirigent leur attention sur des choses différentes et les amènent à faire des observations différentes.

Benjamin Lee Whorf 1956: 213 et 221¹

Le rôle de Benjamin Lee Whorf (1897-1941) dans l'ethnolinguistique contemporaine est d'une complexité exceptionnelle du point de vue de l'histoire de l'anthropologie, de la linguistique, de la psychologie et de la philosophie². On peut affirmer qu'aucun autre spécialiste en sciences humaines de sa génération n'a été plus mal compris. Pourtant, ses réflexions sur les relations entre le langage, la pensée et la réalité continuent d'être citées, généralement dans des textes consacrés à l'interdisciplinarité des sciences cognitives, avec le respect dû à un pionnier dont les thèses sont au cœur de ce qui se fait aujourd'hui.

De plus, Whorf pique encore la curiosité des anthropologues et des linguistes qui questionnent le bien-fondé de ses thèses sur la relativité linguistique et sur

1. N.D.R. — Les citations sont traduites par Bernard Chouteau.

2. Whorf m'a intéressée à bien des points de vue (Darnell 1974, 1990, 1998a, 1998b, à paraître). Ma réflexion sur sa carrière et sur sa place dans l'anthropologie américaniste a été inspirée dans une large mesure par les collègues suivants : Ray DeMallie, Perter Denny, Ray Fogelson, Dell Hymes, John Joseph, Konrad Koerner, Stephen Leavitt, Penny Lee et Stephen O. Murray, Doug Parks et Samar Zebian. Je remercie Christine Jourdan et Claire Lefebvre pour m'avoir invitée à participer à cette mise au point sur l'état actuel de l'ethnolinguistique.

l'importance cruciale des catégories grammaticales pour expliquer les différences d'organisation de la pensée entre des utilisateurs de langues différentes. Même formulée de façon aussi simpliste, cette question suscite toujours de l'intérêt. Cette relation entre le langage et la représentation du monde est perçue intuitivement, mais les successeurs immédiats de Whorf n'ont pu faire la démonstration de sa nature exacte. À mon avis, les expériences imaginées récemment par des spécialistes en sciences cognitives n'ont qu'un rapport très éloigné avec le problème de la relativité linguistique tel que l'a formulé Whorf. Bien qu'elle ait été presque totalement ignorée des historiographes, cette rupture, ou tout au moins ce parti pris inavoué dans la lecture contemporaine des écrits de Whorf mérite des explications.

Les spécialistes en sciences cognitives ont toujours reconnu leur dette envers Whorf et envers les intellectuels qui l'ont inspiré, de son mentor, Edward Sapir, à son professeur, Franz Boas, jusqu'à trois représentants du romantisme allemand : Johan Herder, Wilhelm von Humbolt et Hermann Steinthal. Il s'agit d'un héritage intellectuel des plus honorables, profondément imprégné de l'impératif moral de l'anthropologie nord-américaine, qui oscillait entre la tolérance pour la diversité fondée sur les notions de relativisme culturel ou de relativité linguistique, et l'obligation pour l'anthropologue, en sa qualité d'intellectuel, d'utiliser les résultats d'études interculturelles pour critiquer sa propre société. Les spécialistes en sciences cognitives reconnaissent que Whorf a soulevé des questions qui demeurent actuelles, mais qu'il ne possédait pas une méthodologie suffisamment rigoureuse pour les résoudre. Cette reconnaissance de forme du rôle de précurseur joué par Whorf dispense souvent de se pencher à nouveau sur ses travaux ou sur certaines de ses déclarations au sujet de la relativité linguistique.

Dans cet article, j'aimerais attirer l'attention sur Whorf lui-même et sur la façon dont ses idées s'inspirent des principes généraux de l'anthropologie boasienne dans l'étude des langues et des cultures autochtones de l'Amérique du Nord. J'estime que cette perspective ethnographique est l'élément fondamental de l'ethnolinguistique. Au cours des dernières décennies, le champ des études cognitives interculturelles a été modifié radicalement, jusqu'à se limiter presque exclusivement à la recherche de formes universelles. Il est donc très important de rappeler l'importance accordée par Whorf et par les linguistes-ethnologues de son époque aux différences entre les particularités linguistiques et culturelles.

Pour recréer ce contexte historique, il faut s'attaquer à un certain nombre de stéréotypes sur le rôle joué par Whorf au sein du groupe formé autour d'Edward Sapir, à l'Université Yale, dans les années 1930, et examiner la formulation de ce qu'il appelait le « principe de la relativité linguistique » à la lumière de l'ensemble des travaux de linguistique de Whorf lui-même et de ses contemporains.

Dans leur analyse monumentale du structuralisme américain (1975 : 997), Hymes et Fought distinguent la « première école de Yale », dont Sapir était la figure centrale, de la « seconde école de Yale », mieux connue, qui s'est formée autour de Leonard Bloomfield, dans les années 1940 et 1950. Les objectifs de la première école de Yale étaient :

1) mettre au point des méthodes de description structurelle et « les mettre à l'essai dans l'analyse de langues exotiques et de langues plus courantes » :

2) contribuer à l'essor de la linguistique :

3) poursuivre les travaux urgents de consignation des langues en voie de disparition :

4) poursuivre les travaux visant à prouver l'existence de liens génétiques précis entre différentes langues amérindiennes :

5) relier la linguistique à d'autres disciplines et lui trouver des applications pratiques.

Bloomfield reconnaissait l'importance de tous ces objectifs, même si la question des liens génétiques entre les langues amérindiennes n'a été traitée que par un nombre restreint de ses étudiants et si ses vues sur les liens entre la linguistique et d'autres disciplines, particulièrement avec la psychologie et l'anthropologie, étaient nettement plus étroites que celles de Sapir. La position de Whorf était liée aux objectifs susmentionnés. Sa conception largement humaniste de la linguistique ne se serait pas accommodée des principes directeurs de la seconde école de Yale.

Au sein de notre discipline, la tradition orale met l'accent sur plusieurs raisons de ne pas prendre Whorf au sérieux. Premièrement, on le considère souvent comme un linguiste amateur parce qu'il n'a jamais obtenu de diplôme en anthropologie ou en linguistique et parce qu'il n'a enseigné qu'au cours de l'année universitaire 1937-1938, donnant un seul cours en linguistique amérindienne en remplacement d'Edward Sapir qui prenait alors une année sabbatique. Dans les années 1930, ces preuves de compétence professionnelle étaient devenues très importantes. Whorf s'est distingué de ses contemporains en ne tentant pas d'obtenir une reconnaissance formelle de la formation qu'il avait acquise auprès de Sapir ou de gagner sa vie comme linguiste.

De plus, la majorité de ses articles, qui visaient à rendre des notions techniques de linguistique accessibles aux profanes, parurent dans des publications non conventionnelles, souvent destinées aux ingénieurs ou aux théosophes. La linguistique n'était pas encore reconnue comme un domaine d'activité professionnelle et elle n'est devenue une discipline distincte qu'en 1925 avec la fondation de la Société américaine de linguistique (Linguistic Society of America) et la parution de sa publication *Language*. Le choix de Whorf quant à la publication de ses articles allait à l'encontre de cette respectabilité et de cette autonomie disciplinaire acquises depuis peu. En effet, les linguistes qui poursuivaient des recherches dans le cadre de l'anthropologie n'occupaient plus une place centrale au sein de la linguistique nord-américaine (cet isolement progressif va s'accélérer pendant et après la Seconde Guerre mondiale).

Par ailleurs, l'attachement de Whorf à la Société théosophique et sa fascination pour les philosophies asiatiques l'ont fait accuser de mentalisme et même de mysticisme. Ces types de préoccupations religieuses étaient sujets à caution dans ce contexte intellectuel très sensible au vernis scientifique. On attendait de la science qu'elle fût clairement et consciemment détachée de la religion.

Enfin, l'étendue des connaissances de Whorf sur le hopi a été mise en doute. À New York, il étudia cette langue en profondeur avec Ernest Naquayouma dont la langue maternelle était le hopi mais qui était évidemment bilingue. Whorf n'a donc eu qu'un accès très limité au hopi parlé dans son contexte culturel. Si la pensée est fortement influencée ou même déterminée par les catégories grammaticales comme le prétendait Whorf, un informateur bilingue peut difficilement être considéré comme un représentant idéal du système conceptuel de sa communauté natale. Whorf ne pouvait effectuer des recherches conventionnelles sur le terrain que lorsque le travail qu'il exerçait en dehors du domaine de l'enseignement le lui permettait, même si le Social Science Research Council lui accorda des bourses prestigieuses et généreuses à cette fin. Ses contemporains passaient beaucoup plus de temps que lui « sur le terrain » et correspondaient davantage à l'image que l'on se faisait d'un « véritable » anthropologue.

Même s'ils sont fondés, ces arguments ne permettent pas de cerner avec précision l'opinion que ses contemporains se faisaient de son statut professionnel. La carrière de Whorf sort effectivement des sentiers battus, mais il est surprenant que ces arguments soient invoqués dans le cadre de l'évaluation de ses idées sur la relativité linguistique et que l'on ne prête presque aucune attention à la structure de l'ensemble de ses idées (ce que Penny Lee [1996] a appelé « l'édifice théorique de Whorf »), à sa réputation parmi ses contemporains ou à l'influence de Sapir sur ses interprétations mystiques ou mentalistes des relations entre la langue et la culture.

Whorf était un homme très cultivé qui possédait des connaissances dans d'autres domaines que ceux auxquels il doit sa notoriété actuelle. Son diplôme universitaire en génie chimique, qu'il obtint au Massachusetts Institute of Technology (MIT), lui fut d'une grande utilité dans la profession qu'il exercera jusqu'à la fin de ses jours, celle d'expert en sinistres d'incendies. Whorf ne séparait pas sa formation d'ingénieur de ses travaux de linguistique et se servait fréquemment d'exemples tirés de son travail pour illustrer les rapports entre les catégories linguistiques et l'interprétation de la réalité. Sa croyance dans l'existence d'un monde réel n'avait donc rien de mystique.

À ce titre, l'exemple le plus connu est celui du bidon d'essence vide, considéré comme sans danger à cause de son étiquette linguistique, mais qui contient encore suffisamment de vapeurs d'essence pour causer une explosion. Cet exemple tiré de son expérience personnelle présente un intérêt particulier pour l'employé d'une société d'assurance-incendie, mais Whorf n'a jamais prétendu que c'est l'explosion d'un bidon d'essence vide qui lui a inspiré ce que ses successeurs ont appelé « l'hypothèse de Whorf ». Cette anecdote montre comment les schémas habituels de pensée sont fondés sur des catégories linguistiques qui ne sont pas remises en question. Whorf partait du principe que n'importe quel utilisateur d'une langue donnée pouvait prendre conscience de ces catégories et les exprimer verbalement. Cette idée découle de ses travaux de longue haleine sur le hopi et de la « conscience multilingue » qu'ils lui ont permis d'acquérir.

L'emploi était un problème pour Whorf et pour tous les autres linguistes de sa génération. Ceux-ci sont arrivés sur le marché du travail pendant la Crise de

1929, tandis que les postes de professeur d'université étaient rares dans toutes les disciplines, et plus rares encore dans une discipline aussi nouvelle et en apparence aussi insignifiante que la linguistique. Whorf était un des seuls à posséder un emploi stable³. En Amérique du Nord, la linguistique n'a été reconnue qu'à partir de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'elle a démontré son utilité pratique pour traiter avec des populations de langue et de culture étrangères qui acquéraient subitement une grande importance politique, particulièrement dans la région Asie-Pacifique.

Le début des années 1940 est une période néfaste pour le genre de linguistique qui avait favorisé l'éclosion des idées de Whorf. Le monde se préparait pour la guerre. Edward Sapir eut sa première crise cardiaque pendant l'été 1935 et mourut au début de 1939, à l'âge de 55 ans. Whorf apprit qu'il avait le cancer vers la fin de 1938. Il subit une intervention chirurgicale et continua à écrire jusqu'à son décès, en 1941, à l'âge de 44 ans (Lee 1996 : 13). S'il n'était pas mort aussi tôt, il est presque certain qu'il aurait développé ces idées dont l'absence de preuves empiriques lui valent sa réputation actuelle. Compte tenu des circonstances, il s'efforça plutôt de faire publier ses idées sur les façons d'aborder des problèmes linguistiques, en espérant que d'autres prendraient la suite (ce qui se produisit).

La grammaire processuelle de Sapir et ses préoccupations au sujet des relations entre le langage, la pensée et la réalité ne trouvèrent pas d'écho à Yale après sa mort. Ses étudiants, dont la plupart seraient considérés aujourd'hui comme des étudiants de niveau postdoctoral, ne possédaient pas l'expérience nécessaire pour lui succéder, et le département d'anthropologie se désintéressa presque complètement de la linguistique (Darnell 1998a). Dans des disciplines différentes, Boas et Bloomfield tentèrent d'encadrer les anciens étudiants de Sapir, mais l'unité du groupe et sa motivation se dissipèrent en l'absence de ce dernier. Après la mort de Whorf, la linguistique nord-américaine, avec Leonard Bloomfield à sa tête, s'engagea résolument dans la voie du behaviorisme et de l'experimentalisme, s'efforçant ouvertement d'être reconnue comme une science, notamment en évacuant la signification de son champ de compétence. Whorf n'aurait pas adhéré à cette conception de la science.

Paradoxalement, de part sa formation d'ingénieur, Whorf avait des connaissances scientifiques plus étendues que celles de n'importe quel autre linguiste boasien. Il lisait beaucoup d'articles et d'ouvrages de toutes sortes sur les sciences physiques et recourait fréquemment à des métaphores scientifiques dans ses écrits linguistiques. La théorie de la relativité d'Albert Einstein constitua la découverte scientifique la plus importante du vivant de Whorf. Celui-ci s'est inspiré de la technique d'élaboration de cette théorie et il en a étendu métaphoriquement les

3. Dans une entrevue avec Stephen O. Murray, Mary Haas (1998) se rappelait que Sapir s'efforçait de trouver pour ses étudiants des emplois à court terme dans le cadre de projets de recherche ou d'études sur le terrain. Dans le domaine universitaire, les ouvertures sont demeurées extrêmement rares longtemps après la mort de Sapir, en 1939. Stanley Newman voulut poursuivre les travaux de Sapir en « psycholinguistique », mais opta plutôt pour la linguistique amérindienne parce qu'il ne trouva aucun autre moyen de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille (Darnell 1989).

conclusions aux systèmes conceptuels apparemment incommensurables des différentes langues. Ses observations publiées dans *Technology Review* du MIT en 1940 (1956 : 214) suggèrent que Whorf s'attendait à ce que les lecteurs de cette publication suivent le cheminement intellectuel qui lui avait permis d'établir un lien entre les théories d'Einstein et des problèmes de forme linguistique :

Nous sommes ainsi mis en présence d'un nouveau principe de relativité en vertu duquel la façon dont différentes personnes se représentent le monde sera fondée sur des éléments physiques différents, à moins que ces personnes n'utilisent des langues issues d'une même souche ou pouvant être étalonnées d'une façon ou d'une autre.

Whorf 1956 : 214

Whorf voulait aussi que la linguistique devienne une science et cette référence à une méthode d'expérimentation scientifique comme l'étalonnage lui semblait des plus heureuses.

Whorf n'était pas le seul à être fasciné par la physique de la relativité. Déjà, en 1924, Sapir avait explicitement souligné « la relativité des formes de pensée » enracinée dans « les analyses incommensurables de l'interprétation de la réalité dans différentes langues » (1949 : 158). Cette théorie « n'était pas aussi difficile à comprendre que la théorie de la relativité physique d'Einstein » malgré les œillères que nous impose « notre acceptation naïve de modes de pensée figés » (*ibid.* : 159). Pourtant, les arguments de Sapir en faveur d'une relativité linguistique ne furent pas reçus avec le même scepticisme que ceux de Whorf. L'importance et la qualité de ses autres ouvrages lui donnèrent un statut qui fera toujours défaut à Whorf.

Toutefois, aux yeux des linguistes des années 1940 et 1950, ce qui n'était pas scientifique dans les travaux de Whorf était principalement la méthode sur laquelle reposait sa comparaison du hopi et de ce qu'il appelait « l'européen standard moyen ». Il est presque certain que Whorf n'aurait jamais voulu que ses thèses soient considérées comme le produit d'une comparaison scientifique entre les deux langues. Robin Ridington (1991) a reformulé sous une forme poétique certains des énoncés théoriques les plus lyriques de Whorf pour montrer que l'expérimentation scientifique proprement dite ne s'appliquait pas à la structure de son argumentation. Whorf effectuait plutôt un travail d'éclaircissement et suggérait des orientations possibles de la recherche sur les relations entre le sens et son expression dans le langage.

Malgré leur scepticisme envers tout argument faisant intervenir « l'esprit », les bloomfieldiens et les néo-bloomfieldiens, qui avaient pris les commandes de la linguistique à Yale après le décès de Sapir et Whorf, se sont efforcés de formuler l'hypothèse de Whorf (appelée l'hypothèse Sapir-Whorf) dans des termes qui auraient permis une expérimentation non ambiguë. Harry Hoijer, qui avait été un étudiant de Sapir avant que celui-ci n'enseigne à Yale, publia en 1954 un recueil d'exposés qui exerça une certaine influence et qui parvenait à la conclusion que les résultats expérimentaux n'étaient pas concluants. La relativité linguistique fut ensuite abandonnée comme sujet de recherche sérieux, même si l'on continuait de reconnaître l'importance de son principe sous-jacent.

Whorf vu par ses collègues linguistes

De son vivant, « Ben » Whorf était connu comme faisant partie d'un groupe de linguistes dont la plupart des membres avaient suivi Sapir lorsque celui-ci avait quitté Chicago pour Yale, en 1931. Outre Whorf, ce groupe comprenait Morris Swadesh, Stanley Newman, Mary Haas, George Trager, George Herzog, Zellig Harris et, plus tard, Carl Voegelin, Charles Hockett et, indirectement, Joseph Greenberg. Whorf ne s'est joint au groupe qu'après l'arrivée de Sapir à New Haven. Rien ne le distinguait encore des autres membres du groupe, car son idée maîtresse, que l'on appelle maintenant « l'hypothèse de Whorf », n'avait pas encore vu le jour. En effet, ce n'est que vers la fin de sa vie qu'il a formulé cette hypothèse sur les relations entre le langage, la pensée et la réalité. Son article le plus connu sur la relativité linguistique, *The Relation of Habitual Thought and Behavior to Language*, a été publié l'année de sa mort, en 1941, dans un volume à la mémoire de Sapir. L'influence de Whorf, qui est postérieure à la publication de cet article, a grandi sans que celui-ci y contribue aucunement.

La réputation de Whorf était celle d'un linguiste spécialisé en langues amérindiennes, dans la lignée de Sapir. Des anciens étudiants de Sapir, c'est le seul dont on retrouve deux ébauches de grammaire (une de l'aztec milpa et l'autre du hopi) dans l'ouvrage commémoratif publié par Hoijer (1946). Il s'est penché sur des problèmes de linguistique historique et, avec George Trager, il est parvenu à établir un lien entre le tanoan et la souche uto-aztèque découverte par Sapir. Dans une lettre à Whorf (16 février 1937 : UY)⁴, Mary Haas mentionne que ce lien avec le tanoan confirmait les « intuitions de Sapir ». Les études synchroniques et diachroniques de Whorf étaient estimées par ses pairs.

Ironiquement, durant les années 1930, les étudiants de Sapir s'intéressaient davantage à la classification linguistique que Sapir lui-même. Après la présentation de sa classification en six unités, en 1921, ce dernier s'est tourné vers d'autres problèmes. En recherchant des liens entre les souches linguistiques dans le but de tracer les grandes lignes de l'histoire culturelle du continent, les étudiants de Sapir avaient le sentiment de poursuivre ses travaux dans ce domaine (Darnell 1990, Haas 1998). Sa participation à la synthèse de leurs travaux semble toutefois avoir été limitée.

De toute évidence, Sapir avait une grande estime pour Whorf. Dans une lettre à Alfred Kroeber il écrit :

Whorf est un homme charmant. Un autodidacte avec une touche de génie. Il a parfois tendance à s'éloigner du problème central et à se complaire dans des spéculations marginales, mais ces écarts témoignent de l'originalité et de l'audace de son esprit [...]. C'est en ce moment l'un de nos plus précieux experts en linguistique amérindienne.

Lettre de Sapir, 30 Avril 1936 : UCB

4. J'ai cité des extraits de documents d'Alfred Kroeber conservés dans les archives de l'Université de Californie à Berkeley (UCB) et de l'Université Yale (UY) ou dans les dossiers administratifs du Département d'anthropologie de l'Université Yale (DAUY).

Pour Sapir et pour la très grande majorité de ses contemporains, l'imagination était une qualité enviable.

Les membres du groupe de Yale se dispersèrent pour effectuer des travaux sur le terrain ou pour les besoins de leur travail, surtout après le début de la maladie de Sapir, et Whorf joua de plus en plus le rôle d'agent de liaison. Dans les papiers personnels de Whorf à l'Université Yale, on a retrouvé des lettres qu'il était apparemment chargé de faire circuler. L'état de santé de Sapir ne s'améliorant pas, ses étudiants s'efforçaient de ne pas gaspiller son temps et son énergie, et c'était souvent Whorf qui sélectionnait les problèmes à lui soumettre.

Sapir passa la plus grande partie de son année sabbatique de 1937-1938 à New York, s'efforçant de recouvrer la santé, et c'est Whorf qui fut chargé de donner à sa place le cours sur les « problèmes de linguistique amérindienne ». Ce cours était obligatoire pour les étudiants de troisième cycle en anthropologie, mais bon nombre d'entre eux doutaient de la pertinence d'un cours aussi technique dans le cadre de leurs études. Whorf était enchanté de pouvoir partager son enthousiasme pour la linguistique en général et pour les langues amérindiennes en particulier. Dans une lettre au directeur du département d'anthropologie de Yale, Leslie Spier, ethnologue américaniste formé par Boas, Whorf écrit :

Je me rends bien compte que [...] la plupart des étudiants n'auront que des notions très vagues de la linguistique. Mon intention est d'éveiller leur intérêt pour la méthode linguistique comme moyen d'acquérir une meilleure compréhension de l'idéologie d'autres peuples.

Lettre de Whorf, 4 août 1937 : DAUY

Whorf savait qu'il lui faudrait faire appel au raisonnement ethnologique pour conserver l'attention de ses étudiants. Il ne possédait ni le prestige ni le charisme de Sapir, et il en était conscient. La tolérance à l'égard de la diversité culturelle, en d'autres termes le relativisme culturel, était un élément fondamental du programme boasien, et Whorf voulait l'expliquer à partir des données de la linguistique amérindienne. Apparemment, Sapir était d'accord avec cette stratégie et, dans une lettre au doyen, Edgar Furniss, il écrivit au sujet de Whorf :

[il a] une façon très stimulante d'aborder le problème [...] et j'aimerais mettre à profit sa volonté de rapprocher le langage et l'ethnologie, car je crois qu'elle intéressera bon nombre de nos étudiants. Ceux-ci pourront ainsi être amenés à s'intéresser sérieusement à la linguistique, alors qu'un cours de linguistique « traditionnel » les laisserait froids.

Lettre de Sapir, 6 août 1937 : UY

Whorf confia à John Carroll (août 1937 : UY) sa vision « d'une orientation psychologique » de l'étude de « l'organisation des perceptions pures en un univers conceptuel cohérent et facilement communicable par l'entremise de modèles linguistiques ». Selon moi (Darnell 1990 : 381), c'est le point de départ de l'hypothèse de Whorf. Il ne s'agissait pas d'une nouvelle théorie ni d'une nouvelle méthodologie, mais plutôt d'un effort pédagogique visant à rendre les travaux de linguistique de Sapir et de ses étudiants compréhensibles pour des personnes qui n'étaient pas des linguistes. Les autres membres du groupe de Whorf auraient accepté les grandes lignes de ce raisonnement qui définissait leurs objectifs communs.

La formation de Whorf était quelque peu différente de celle des autres membres du groupe et c'est sans doute pour cette raison qu'il assumait un rôle pédagogique. John B. Carroll, qui publia une sélection des écrits de Whorf en 1956, a souligné que « ce contact avec un petit groupe d'étudiants sérieux » établit la réputation de Whorf comme linguiste professionnel. Whorf fut admis au programme de doctorat en linguistique de Yale, mais préféra les cours de Sapir à ceux qui menaient à l'obtention du diplôme. Il possédait déjà des connaissances étendues de plusieurs langues, dont l'hébreu, le nahuatl et le maya, et entretenait des contacts professionnels avec de nombreux anthropologues.

Whorf fut présenté à Sapir à titre de protégé de plusieurs archéologues éminents de l'université Harvard qui travaillaient au Mexique (Alfred Tozzer, Herbert Spinden et Sylvanus Morley). Ceux-ci avaient intérêt à ce que Whorf soit au fait des plus récents progrès dans le domaine de la linguistique. En effet, Whorf avait déjà effectué des recherches considérables sur la cryptographie et l'iconographie maya et aztèque, et ils voulaient que Whorf, ou quelqu'un possédant les mêmes qualifications que lui, les aide à interpréter leurs données archéologiques. La plupart des étudiants de Boas concentraient leurs efforts sur les langues les plus menacées d'extinction au nord du Mexique. De plus, en raison d'une certaine tension entre les universités Columbia (à New York) et Harvard (à Cambridge), une répartition géographique des disciplines s'était opérée. L'anthropologie culturelle et la linguistique étaient centrées à New York, sous la direction de Boas, alors que Cambridge était le haut lieu de l'archéologie et de l'anthropologie physique dans la tradition naturaliste et scientifique établie par Frederick Ward Putnam à la fin du dix-neuvième siècle.

Les archéologues de Harvard ne se sont pas rendu compte que la linguistique américaine évoluait et qu'un fossé de plus en plus important se creusait entre Boas et Sapir au sujet de l'importance respective de la phonétique et de la transcription phonémique (Darnell 1990). Boas soutenait qu'en qualité de linguiste, l'ethnologue devait consigner, pendant qu'il était encore temps, le plus de détails possibles sur des langues qui allaient bientôt disparaître. Sapir soutenait plutôt que c'était leurs schémas relationnels sous-jacents et non pas leurs détails de surface qui constituaient les caractéristiques les plus importantes des différentes langues. C'est en 1925, dans le premier tome de *Language*, que Sapir définit pour la première fois le concept de phonème. Cet événement marque un point tournant dans le rapprochement de Sapir et de ses étudiants avec la linguistique, et leur éloignement des racines anthropologiques de cette discipline. Même s'il fut l'un des premiers présidents de la Société américaine de linguistique et si cette dernière l'honora plus tard en sa qualité de maître à penser, Boas ne devint jamais un linguiste à part entière. Pour lui, comme pour la plupart des spécialistes de l'anthropologie culturelle qu'il a formés, la linguistique était au service de l'ethnologie et ne constituait pas une fin en soi⁵.

5. Cette situation n'est pas sans rappeler l'accueil fait à *Time Perspective in Aboriginal American Culture: A Study in Method* (Sapir 1916). C'est de la linguistique que Sapir tire les exemples les plus évocateurs sur la façon de reconstruire l'histoire des peuples sans textes écrits. Sapir affirmait que les variations sonores des différentes langues permettaient de distinguer les résultats

L'importance que Sapir accordait aux modèles phonémiques et sa fascination croissante pour les relations entre la culture et l'individu aboutirent, sur le plan du langage, à la «réalité psychologique» du phonème et, sur le plan de l'ethnologie, à la «perspective autochtone», qui est fondée sur des recherches boasiennes reconnues et portant sur des textes en langues autochtones. Pour Whorf, cette attention portée à la créativité linguistique au niveau de l'individu et à ses manifestations dans les différentes langues et dans les différentes cultures était extrêmement pertinente. Des éléments qui auraient pu être considérés comme des détails techniques sans importance des grammaires de certaines langues amérindiennes (y compris des grammaires phonétiques) ouvraient la porte des différents systèmes conceptuels des utilisateurs de ces langues.

Whorf affirma plus tard que le linguiste pouvait transcender les schémas conceptuels habituels de sa langue maternelle en tenant compte des écarts entre ces schémas et ceux des langues apprises sur le terrain et de leur description dans leurs propres termes. Selon lui, la «conscience multilingue» ou ce que George Trager, son collègue de Yale, appellera plus tard la «conscience métalinguistique», constituait le véritable but de la linguistique et permettait au linguiste de porter un regard plus lucide sur sa propre société.

J'ai soutenu ailleurs (Darnell, à paraître) que la façon dont Whorf avait formulé le principe de la relativité linguistique s'inspirait dans une large mesure de *Patterns of Culture*, de Ruth Benedict (1934). Pour cette dernière, l'anthropologue se doit d'acquérir une «conscience culturelle». L'obligation morale pour les anthropologues de critiquer la société nord-américaine de l'époque est omniprésente dans les écrits de Benedict, et elle est répétée à plusieurs reprises dans ceux de Whorf. Ironiquement, ce sont ces passages qui lui valurent des accusations de mysticisme de la part des linguistes. Encore une fois, les opinions les plus contestées de Whorf sont profondément enracinées dans l'anthropologie boasienne, au point de convergence des études linguistiques et ethnologiques sur les Amérindiens.

Whorf et les sciences cognitives

L'expression caractéristique de Whorf, «la relativité linguistique», a été retenue par Gumperz et Levinson, même si, dans leur recueil d'articles sur l'état actuel des sciences cognitives, on mentionne également que ce concept a besoin d'être «repensé» (1996 : 2) : «Le lecteur se rendra compte que le concept original

d'une diversification génétique à partir d'un ancêtre commun, ainsi que les emprunts ou les diffusions, ce qu'aucun autre élément de la culture ne permettait de faire. Les collègues de Sapir dans le domaine de l'ethnologie boasienne adoptèrent cette perspective comme cadre de leurs études de la culture. Leur réalisation la plus importante est la réduction à six du nombre de familles linguistiques autochtones en Amérique du Nord. Ils ne se préoccupaient guère des preuves linguistiques et faisaient confiance à Sapir, le seul véritable linguiste parmi eux. Les ethnologues américanistes ont appliqué le principe de la relativité linguistique d'une façon tout aussi irréfléchie, en ne se donnant pas la peine d'exécuter une analyse linguistique sérieuse. L'accueil réservé à la glottochronologie, une technique de datation des langues non écrites mise au point par Morris Swadesh, un collègue de Whorf à Yale, peut être interprété de la même façon.

de relativité linguistique n'est pas mort, mais que son interprétation n'est plus fidèle à l'esprit dans lequel il a pris naissance ». Le ton des articles et des commentaires d'introduction est fermement révisionniste.

Stephen Levinson, le plus habile défenseur d'une nouvelle synthèse issue des sciences cognitives, souligne l'importance de l'écart de cette position par rapport à celle de Whorf. Ce dernier s'intéressait davantage aux différences linguistiques et culturelles qu'aux concepts universels, tandis que les sciences cognitives expliquent par des caractères innés de l'espèce les similarités transculturelles dans le traitement des formes linguistiques et d'autres formes de communication. Levinson qualifie de rationalistes les recherches contemporaines d'explications psychologiques et biologiques des concepts universels, et relègue la position de Whorf au simple empirisme. Whorf n'avait ni les moyens ni le désir de parvenir au genre de généralisations qui intéressent Levinson. Ce dernier oppose le réalisme des sciences cognitives à l'idéalisme de Whorf, c'est-à-dire à sa préoccupation mentaliste pour les processus intellectuels, qui irait soi-disant jusqu'à exclure toute attention au monde réel en-dehors de celle qui s'opère dans une conscience humaine soumise à un conditionnement linguistique⁶. « Dans cette perspective, l'hypothèse Sapir-Whorf (dans sa forme initiale) semble dénuée d'intérêt » (Gumperz et Levinson 1996 : 177). Levinson suggère également que l'anthropologie :

[...] demeure largement en dehors de ce courant de pensée. Du point de vue des sciences cognitives, ce sont des idées empiristes réactionnaires avec une insistance démodée sur les différences entre les systèmes conceptuels humains et sur l'importance de l'adaptation au milieu (c'est-à-dire, sur l'assimilation à une culture et à une langue particulières).

Gumperz et Levinson 1996 : 134

Levinson semble prêt à rejeter l'importance accordée par le particularisme historique boasien aux catégories grammaticales propres à chaque langue, soutenant implicitement que l'organisation de l'anthropologie autour du concept de culture est une stratégie stérile compte tenu de ce que nous savons aujourd'hui des structures cognitives universelles. De ce point de vue plutôt extrême des sciences cognitives, l'édification d'ethnographies particulières fondées sur l'observation de sujets sur le terrain et sur les résultats de recherches menées avec certains sujets pour trouver des textes en langue autochtone semble une perte de temps.

Whorf, au contraire, tenait pour acquis le particularisme ethnologique boasien. Les formes linguistiques universelles étaient extrêmement intéressantes à ses yeux, mais il croyait qu'on les dégagerait en suivant une stratégie différente, en consignait et en comparant les similarités entre plusieurs langues. La stratégie de Levinson aurait certainement constitué à ses yeux un exemple de généralisation hâtive, phénomène que Boas déplorait dans tous les secteurs de l'anthropologie.

6. On est très loin de la position de Whorf. La « réalité » était le troisième élément de sa position, comme en témoigne le titre choisi par Carroll, « Le langage, la pensée et la réalité ».

Lorsque Levinson réclame « une théorie soigneusement élaborée de l'évolution commune de l'intelligence et de la culture » (Gumperz et Levinson 1996 : 141) pour étudier le caractère indissociable du langage et de la culture, il prend le contre-pied des spéculations boasiennes sur des questions similaires. Sapir, par exemple, s'intéressait à l'opposition entre la culture et l'individu (ou la culture et la personnalité), qu'il considérait comme « les deux côtés d'une même pièce ». L'action et la créativité étaient au centre de sa théorie de la culture.

Plus important encore, dès 1894, Boas avait pour ainsi dire terminé sa critique de l'application de la théorie de l'évolution à la culture ; il aurait refusé tout rapprochement entre cette théorie et les questions de diversité des formes linguistiques ou culturelles. Les connotations biologiques du souhait exprimé par Levinson étaient également inacceptables pour une anthropologie américaniste qui séparait la culture et la biologie et qui était fondée sur la première. Par exemple, j'ai soutenu ailleurs (Darnell 1998c) que les travaux de Boas sur les races sont à l'origine de l'abandon d'une classification typologique arbitraire en faveur d'une théorie de l'adaptation des populations. Ultérieurement, aux environs de 1912, Boas s'intéressa davantage au racisme qu'aux races elles-mêmes. Pour lui, le racisme était un problème culturel plutôt que biologique.

Pourtant, lorsque Levinson examine ses propres données sur la description de l'espace en tzeltal, une langue maya, sa critique de l'interprétation boasienne est nuancée. Il déplore l'ethnocentrisme involontaire d'une analyse sémantique fondée sur des catégories indo-européennes jamais remises en question. Boas et Whorf auraient trouvé que cette thèse était des plus appropriées pour décrire le caractère unique d'un ensemble particulier de catégories. De toute évidence, lorsqu'il ne tente pas de creuser, au sein des différentes disciplines, un espace intellectuel pour les sciences cognitives ou d'établir un rapprochement avec ses fondements discutables dans l'anthropologie américaniste (telle que la concevait Whorf), Levinson est toujours très intéressé par les variations translinguistiques du genre de celles qui fascinaient Whorf. C'est la « position intermédiaire » mentionnée dans l'introduction à la collection de textes dont nous avons parlé plus haut : la synthèse opérée par les sciences cognitives permet d'analyser « cette diversité à la lumière de ce que nous avons appris sur les formes universelles » (Gumperz et Levinson 1996 : 3).

John Lucy réfute les méthodes et les conclusions de Whorf d'une façon moins catégorique, en rendant hommage à son intuition géniale et en soutenant que Whorf fit de son mieux pour recueillir des preuves empiriques de ses idées (en fait, ces idées n'ont pas encore été vérifiées formellement en tenant compte de la façon dont Whorf lui-même percevait le problème empirique). Selon Lucy, en comparant le hopi et l'euro péen standard moyen, sans privilégier l'une ou l'autre de ces langues, Whorf est parvenu à « définir les principes fondamentaux d'une méthode permettant d'établir une base de comparaison objective des rapports entre le langage et la réalité » (Gumperz et Levinson 1996 : 43 ; voir Lucy 1992). Qui plus est, les idées de Whorf satisfaisaient les critères moraux d'une linguistique « qui plaçait la science du langage au centre de tous les efforts pour faire progresser la compréhension entre les hommes » (Gumperz et Levinson 1996 : 64). Dans sa comparaison des positions de Whorf et de la sémantique en général, John

Joseph (1996 : 372) mentionne que cette conception du langage comme d'une « clé magique » est associée à Wilhelm von Humboldt et qu'elle a été développée, entre autres, par Ludwig Wittgenstein et Alfred Korzybski.

Il est possible d'arriver aux sciences cognitives en suivant d'autres voies que le cheminement boasien associé à Whorf. Pour justifier leur caractère innovateur, certains de ces chemins peuvent accorder une place moins importante à la rhétorique de la discontinuité (Murray 1994). Par exemple, Maurice Bloch, un anthropologue-social britannique fortement influencé par le structuralisme français, soutient (1998 : 40) que l'anthropologie contemporaine est déchirée par une dichotomie entre, d'une part, « l'herméneutique et la dimension littéraire de l'ethnographie » et, d'autre part, un attachement « résolument naturaliste » à la thèse selon laquelle les représentations mentales sont inspirées par les données du monde réel. Pour Bloch, ces deux théories anthropologiques trop souvent opposées, sont comparables à « deux fondamentalismes » qui se sont

[...] développés dans les travaux d'anthropologues qui ne s'identifient qu'à une seule branche de cet héritage double et veulent « purifier » l'anthropologie de l'autre orientation. Nous sommes donc en présence de deux mouvements qui partagent leur refus du caractère hybride de leur discipline.

Bloch 1998 : 40

Bloch avance également que dans leur quête d'une « crédibilité scientifique », les anthropologues, particulièrement en Amérique du Nord, ont négligé l'un des principes de leur discipline qui consiste à contre-vérifier continuellement les théories à la lumière des données recueillies sur le terrain. Selon lui, ces anthropologues ont accepté, sans les remettre en question, les descriptions que leurs informateurs faisaient de leur monde, et ils ont ainsi manqué à leur devoir de procéder à des analyses et à des comparaisons (*ibid.* : 41).

Utilisant des arguments convaincants, Bloch présente les sciences cognitives comme un moyen d'échapper aux deux fondamentalismes, car elles donnent à l'ethnographie l'espoir de traiter objectivement des questions fondamentales de l'anthropologie [sociale] qui sont, d'après lui, la structure sociale, l'organisation politique et les rituels (*ibid.* : 43). Contrairement à Levinson, du moins dans sa rhétorique, Bloch insiste sur le fait que le particularisme de l'ethnologie est indispensable pour vérifier des schémas cognitifs dans des contextes interculturels. Selon lui, il est inévitable que les anthropologues aient recours à des théories psychologiques pour interpréter les modes de comportement d'autres sociétés. Pour interpréter l'altérité, les méthodes de la psychologie cognitive sont à la fois plus valides et plus faciles à vérifier que celles d'une psychologie des peuples non réflexive (ou dont l'application est généralement naïve) (1998 : 43-44). Bloch fournit une explication plausible de l'utilisation des méthodes des sciences cognitives dans le cadre de l'ethnographie, mais il s'intéresse moins aux méthodes permettant de faire des découvertes sur le terrain qu'aux contraintes imposées universellement sur la pensée humaine dans les différentes communautés culturelles et linguistiques. Ses arguments peuvent persuader des anthropologues de prêter attention aux sciences cognitives, mais il n'est pas évident que cette influence s'exerce dans le sens inverse.

Parce qu'il réunit les opinions de personnes issues de disciplines et d'écoles extrêmement variées, le recueil publié par Gumperz et Levinson constitue un point de départ des plus utiles pour les débats sur le statut actuel de la relativité linguistique. Les opinions varient beaucoup selon les auteurs, même si tous ne traitent pas directement de la continuité ou de l'absence de continuité entre les travaux de Whorf et les sciences cognitives. Il ne faut peut-être pas s'étonner que les auteurs les mieux disposés à l'égard des positions de Whorf soient des anthropologues de terrain et dont les articles sont classés pour la plupart dans la rubrique « Ethnographie du langage ».

Les thèses de Whorf ont été reprises avec le plus de vigueur dans « Two Types of Linguistic Relativity » (Hymes 1966). Dans cet ouvrage, Hymes suggère que Whorf mettait l'accent sur les différences de structures linguistiques entre les langues, mais qu'il insistait beaucoup moins sur ces différences que sur une soi-disant uniformité de ces structures dans chaque communauté linguistique. Renversant l'argument de Whorf, mais accordant la même importance que ce dernier à la relativité linguistique, Hymes a attiré l'attention sur un deuxième genre de relativité linguistique fondé sur les utilisations du langage. Selon lui, les fonctions du langage sont universelles, même si leurs manifestations varient énormément d'une société à une autre. De plus, le fait que Hymes ait utilisé presque indifféremment les expressions « ethnographie du langage » et « ethnographie de la communication » traduit son intention d'étudier des modalités ethnographiques autres que le langage et leur rôle respectif dans un système de communication donné. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que dans l'anthropologie américaniste, la tradition ethnolinguistique whorfienne n'est pas nécessairement incompatible avec les thèses rationalistes et universalistes des sciences cognitives. Whorf, comme Sapir, a exploré les fondements de ce que l'on appelle aujourd'hui l'ethnolinguistique en cherchant une méthode critique pour la mise en application de son principe de relativité linguistique.

Il reste que la réputation de Whorf comme père ou comme précurseur des sciences cognitives ne correspond pas à celle dont il jouissait de son vivant. Comme le fait remarquer avec justesse Levinson, le climat intellectuel a changé dans les années 1960, et les thèses de Boas, de Sapir et de Whorf ont été tellement remaniées que leurs propres auteurs ne les auraient pas reconnues. C'est ce qui explique que le terme « ethnolinguistique » ait maintenant un sens nouveau.

Article inédit en anglais traduit par Bernard Chouteau

Références

- BENEDICT R., 1934, *Patterns of Culture*. Boston, Houghton Mifflin.
- BLOCH M., 1998, *How We Think They Think : Anthropological Approaches to Cognition, Memory, and Literacy*. Boulder, Westview.
- DARNELL R., 1974, « Rationalist Aspects of the Whorf Hypothesis », *Papers in Linguistics*, 7 : 41-50.

- . 1989. « Stanley Newman and the Sapir School of Linguistics » : 71-88. in M. Ritchie Key et H. Hoenigswald (dir.), *General and Amerindian Linguistics : In Remembrance of Stanley Newman*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- . 1990. *Edward Sapir : Linguist, Anthropologist, Humanist*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press.
- . 1998a. « Camelot at Yale : The Establishment and Dismantling of the Sapirian Synthesis » (1931-1939). *American Anthropologist*, 100 : 361-372.
- . 1998b. « Mary Haas and the First School of Linguistics ». *Anthropological Linguistics*, 39 : 566-575.
- . 1998c. « Franz Boas's Concept of Race ». Communication présentée à la Société Canadienne d'Anthropologie, Toronto.
- . à paraître. *Invisible Genealogies : Americanist Persistences in Contemporary Anthropology*. Lincoln, University of Nebraska Press.
- GUMPERZ J. et S. C. LEVINSON (dir.). 1996. *Rethinking Linguistic Relativity*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HAAS M., 1998. Entrevue avec Stephen O. Murray. *Anthropological Linguistics*, 39 : 695-713.
- HOJER H. (dir.). 1954. *Language in Culture*. Chicago, University of Chicago Press.
- HYMES D., 1966. « Two Types of Linguistic Relativity » : 114-167. in W. Bright (dir.), *Sociolinguistics*. La Haye, Mouton.
- HYMES D. et J. FOUGHT, 1975. « American Structuralism » : 903-1176. in T. Sebeok (dir.), *Current Trends in Linguistics : Historiography of Linguistics* 13. La Haye, Mouton.
- JOSEPH J., 1996. « The Immediate Sources of the Sapir-Whorf Hypothesis ». *Historiographia Linguistica*, 23 : 365-404.
- LEE P., 1996. *The Whorf Theory Complex : A Critical Reconstruction*. Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.
- LEVINSON S. C., 1996. « Introduction » : 21-36, in J. Gumperz J. et S. C. Levinson (dir.), 1996, *Rethinking Linguistic Relativity*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LUCY J., 1992. *Language Diversity and Thought : A Reformulation of the Linguistic Relativity Hypothesis*. Cambridge, Cambridge University Press.
- MURRAY S. O., 1994. *Theory Groups and the Study of Language in North America*. Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins.
- RIDINGTON R., 1991. « On the Language of Benjamin Lee Whorf » : 241-261. in I. Brady (dir.), *Anthropological Poetics*. Savage, Rowan and Littlefield.
- SAPIR E., 1916. *Time Perspective in Aboriginal American Culture : A Study in Method*. Ottawa, Canadian Geological Survey Memoir 90.
- . 1949. *Selected Writings of Edward Sapir*. Édité par David Mandelbaum. Berkeley, University of California Press.
- WHORF B. L., 1941. « The Relation of Habitual Thought and Behavior to Language » : 75-93, in L. Spier, A. I. Hallowell et S. S Newman (dir.), *Language, Culture and Personality : Essays in Memory of Edward Sapir*. Menasha, Banta.
- . 1956. *Language, Thought, and Reality : Selected Writings by Benjamin Lee Whorf*. Édité par John B. Carroll. Cambridge, M.I.T. Press.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Benjamin Lee Whorf et les fondements boasiens de l'ethnolinguistique contemporaine

Benjamin Lee Whorf est probablement l'anthropologue le plus méconnu de son époque. Cet article analyse cinq aspects de son œuvre : ses hypothèses sur la relativité linguistique à partir de plusieurs points de vue, y compris à la lumière de sa biographie ; ses réflexions sur le langage, la pensée et la réalité ; ses liens avec l'anthropologie boasienne et la première école de linguistique à Yale ; sa recherche sur le hopi et ce qu'il appelait l'europpéen standard moyen ; et son influence sur l'ethnolinguistique et les sciences cognitives contemporaines. Bien qu'il fasse aujourd'hui figure d'original, ses contemporains percevaient simplement Whorf comme l'un des linguistes s'intéressant aux langues amérindiennes dans l'équipe d'Edward Sapir. Sa notion de relativité linguistique reposait sur les catégories grammaticales et sous-tendait une diversité culturelle et un relativisme très éloignés de la conception universaliste des sciences cognitives. De ce fait, son travail s'insère parfaitement dans la tradition de recherche interculturelle de l'ethnolinguistique.

Mots clés : Darnell, ethnolinguistique, linguistique amérindienne, Whorf, science cognitive

Benjamin Lee Whorf and the Boasian Foundations of Contemporary Ethnolinguistics

Benjamin Lee Whorf is probably the most misread anthropologist of his day. This paper explores his linguistic relativity hypotheses from a variety of points of view, including his personal biography ; the emergence of his mature thought about language, thought and reality ; his ties to Boasian anthropology and the First Yale School of Linguistics ; his research on Hopi and Standard Average European ; and his influence on contemporary ethnolinguistics and cognitive sciences. Although Whorf is remembered as something of a maverick, he was perceived by his contemporaries as one among a group of Amerindian linguists around Edward Sapir. His notion of linguistic relativity was based on grammatical categories, assuming a cultural diversity and relativism quite distinct from the universalist thrust of cognitive science. This focus places him firmly in the cross-cultural research tradition of ethnolinguistics.

Key words : Darnell, ethnolinguistics, amerindian linguistics, Whorf, cognitive sciences

Regna Darnell
 Department of Anthropology
 University of Western Ontario
 London (Ontario) N6A 5C2
 Canada
 rdarnell@julian.uwo.ca